

XLIV

SIDI

MOHAMMED-BEN-OMAR-EL-HOOUARI⁽¹⁾

Les auteurs arabes s'accordent à dire que la ville d'Ouahrân (Oran) a produit un grand nombre de personnages illustres par leur sainteté et leur savoir. Mais les deux plus grandes célébrités sous le rapport de la science et de la piété sont, sans conteste, les aouliâ Sidi Mohammed-El-Hoouari, et son disciple, Sidi Ibrahim-Et-Tazi.

Nous nous occuperons tout d'abord du premier de ces saints, dont Ibn-Sâad donne ainsi la généalogie : il se nommait Mohammed ben-Omar-ben-Otsman-ben-Menia-ben-Aïacha-ben-Akacha-ben-Siied-En-Nas-ben-Amin-En-Nas-El-Riari-El-Mâzaoui ; mais il était plus généralement connu sous le nom d'*El-Hoouari*, parce qu'il appartenait d'origine à la grande tribu berbère des Hoouara.

Sidi Mohammed-El-Hoouari naquit à Oran en l'an 751 de l'hégire (1349). En naissant, il avait obtenu de Dieu, et à un degré éminent, les dons et les vertus qui constituent *el-oulaïa*, la sainteté. Dès son enfance, il accomplissait exacte-

1. Nous empruntons la plupart des détails qui ont rapport d Sidi Et-Hoouari d'un excellent et intéressant travail publié dans la *Revue africaine*, en 1857, par le savant professeur et orientaliste Gorguos.

ment ses prières aux heures canoniques, et, pendant toute sa vie, il n'en a jamais retardé qu'une, et encore ce fut sans le vouloir. A l'âge de dix ans, il savait le Koran par cœur, et méritait ainsi le titre de *hafodh*. A peine adolescent, il possédait la sagesse et marchait dans son sentier ; il était rigoureux observateur du jeûne, noble, et largement généreux. Il aimait les hommes pieux ; il leur prêtait son appui et les entourait de son respect. Jamais il ne franchit les limites établies par la loi du Prophète. Il se montra toujours continent et détaché des choses mondaines. Enfin, ses actions furent toujours aussi élevées que son savoir était éminent.

Il n'était point encore sorti de l'adolescence, lorsqu'il se rendit à Kelmitou⁽¹⁾ pour y visiter un saint marabout des plus distingués parmi les amis de Dieu, et obtenir en sa faveur son intercession auprès du Tout-Puissant. Cet *ouali* vénéré appela sur lui les bénédictions divines, afin qu'il pût être compté au nombre de ceux qui marchent dans la voie droite.

Après s'être séparé du saint vieillard, Mohammed-El-Houari parcourut les contrées à l'est et à l'ouest d'Oran, puis il s'enfonça dans les déserts, au sein des solitudes. Il se nourrissait des plantes et des racines de la terre et des feuilles des arbres, et il vivait au milieu des animaux féroces ou nuisibles, lesquels ne lui faisaient aucun mal. Dieu, d'ailleurs, lui avait fait la grâce de ne craindre aucune créature, ni serpents, ni scorpions, ni être humain, ni génie. Même étant enfant, il ne redoutait, ni lion ni panthère, pas plus que les voyages pendant l'obscurité des nuits. Ainsi, pendant

1. *Sour-Kelmitou* (Rempart des Affligés), *dechera* (hameau) dans la vallée du Chelef inférie

son séjour dans le Sahara, il lui arriva fréquemment, lorsqu'il allait demander l'hospitalité dans un douar ou dans un ksar, que les vipères cornues, — dont la morsure est mortelle, — ou les scorpions, vinsent, pendant, la nuit, chercher un refuge dans ses vêtements. Le saint se bornait à les secouer doucement pour se débarrasser de ces hôtes, généralement regardés comme fort incommodes par les gens qui n'ont pas la foi. Quant à lui, il n'eut jamais à n'en plaindre.

Un an après avoir atteint le terme de l'adolescence, Sidi El-Hoouari se rendit à Bougie pour s'instruire et se fortifier dans la science : il étudia sous les savants professeurs de cette ville, qui, à cette époque, était un centre lumineux; il suivit surtout les leçons des illustres chioukh Sidi Abd-er-Rahman-El-Ourlici et Sidi Ahmed-ben-Idris. Après avoir goûté de la science tout ce qu'il en put supporter, il partit pour Fas (Fez). C'était en l'année 776 de l'hégire (1374) ; il avait lors vingt-cinq ans. Ayant terminé les études qu'il avait commencées à Bougie, le jeune savant ouvrit, pour les tholba, un cours dans lequel il enseigna le *fikh* (jurisprudence) et la langue arabe. Il y avait foule à ses leçons, car, au dire de ses disciples, jamais on n'avait entendu une diction comparable à la sienne.

Il quitta Fas pour accomplir son pèlerinage à Mekka et à El-Medina ; il visita ensuite El-Bit-El-Mokaddès (Jérusalem), et put ainsi se prosterner dans les trois mosquées les plus vénérées de l'Islam, celles où la prière obtient le comble de l'efficacité.

A son retour du pèlerinage, Sidi El-Hoouari revint se fixer définitivement à Oran, où il ouvrit une *medraça*⁽¹⁾ qui fut bientôt fréquentée par tous les savants de la ville,

1. École d'enseignement supérieur.

lesquels ne se lassaient pas d'entendre ses substantielles leçons. Il expliquait et élucidait avec une merveilleuse facilité les questions les plus ardues ; les plus obscures et les plus épineuses. Il possédait aussi la rare faculté de lire au fond de la pensée des hommes comme si elle se fût matérialisée sur le visage de ceux qui le consultaient. Très souvent, ses réponses aux propositions qu'on lui soumettait étaient complexes et embrassaient plusieurs éléments, de sorte que chaque assistant y trouvait la solution de ce qui l'embarrassait, et cela avant même qu'il l'eût demandée au saint et savant docteur.

Il est avéré que les anges assistaient à ses leçons ; sans doute ils n'étaient pas visibles pour tout le monde ; mais quelques-uns des saints qui venaient goûter auprès de Sidi El-Hoouari le charme de la parole divine les aperçurent fréquemment ; plusieurs d'entre eux l'affirmèrent à diverses reprises. Du reste, en s'en doutait bien un peu, car alors il laissait aller sa parole sans chercher à l'approprier et à la mesurer à l'intelligence d'auditeurs ordinaires ; c'était de la haute éloquence ; aussi très peu d'élèves saisissaient-ils la portée de ces leçons qui, d'ailleurs, n'étaient plus faites pour eux.

Il faut dire que Sidi El-Hoouari ne cherchait nullement à nier la présence à ses leçons du *malkout*, c'est-à-dire du monde invisible des anges et des esprits. Il arrivait aussi que quelques-uns des *djenoun* (génies) cherchassent à s'y faufiler ; mais la crainte d'y rencontrer le regard des anges les empêchait d'assister à ces leçons aussi souvent qu'ils l'eussent désiré.

Le saint marabout racontait souvent qu'un jour, un *djenn*, qui voulait l'embarrasser, entra chez lui sous la forme d'un chien tenant à sa gueule un papier sur lequel étaient

écrites quatre-vingts questions dont on lui demandait la solution. Cette aventure lui était arrivée dans la nuit du lundi au mardi 20 redjeb 785 de l'hégire (1383). Il va sans dire que Sidi El-Hoouari ne tint aucun compte d'une pareille invitation, et que le prétendu chien, se voyant découvert, se retira au plus vite l'oreille et la queue basses.

El-Hoouari consacrait beaucoup de temps à la prière ; il préférait prier la nuit, car les bruits du jour permettent pas toujours de saisir la parole de Dieu ou de ses délégués, quand ils vous font la grâce de s'entretenir avec vous. Il est vrai que c'est aussi pendant la nuit que les génies cherchent à vous tenter. Ainsi, pour n'en citer qu'un fait, un génie entraît parfois de nuit chez le saint homme, à l'époque où il tenait la medraça d'Oran, alors qu'il était en étude ou en prière ; il éteignait la lumière, puis il se lançait et gambadait de tous côtés. La famille du marabout, qui entendait parfaitement le tintamarre que faisait ce djenn, était frappée d'épouvante. Une nuit, l'ouali entreprit d'attendre ce misérable génie qui osait le tracasser ainsi : il réussit à l'attraper par le pied. Le malin génie se mit à pousser des cris perçants, puis son pied s'amincit en se refroidissant dans la main du marabout, et à ce point qu'il se réduisit à l'épaisseur d'un cheveu qui lui glissa entre les doigts. Tout porte à croire que, néanmoins, la leçon lui avait profité, car ce turbulent et agaçant génie ne reparut plus.

Sidi. El-Hoouari inspirait aux Arabes autant de crainte que de respect. « Dieu, disaient-ils, exauce toujours ses prières » ; aussi son ressentiment était-il redouté à l'égal du courroux céleste. Le fait est que la patience et l'oubli des injures ne figuraient que médiocrement au nombre de ses vertus. Ainsi, un jour, il avait envoyé un de ses serviteurs vers un chef des Bni-Amer, nommé Otsman, pour l'engager à restituer

une somme d'argent injustement ravie à l'un de ses compagnons. Mais, au lieu de faire la restitution qu'on lui réclamait, le chef des Bni-Amer accabla le messenger de paroles outrageantes et le fit jeter en prison. A la nouvelle du traitement que l'Amri avait fait subir à son serviteur, le saint fut pris d'un accès de colère tellement violent que son visage en devint tout noir. Il se retira à l'écart, et on l'entendit murmurer à plusieurs reprises le mot *tefeddekh*, lequel se dit d'une chose qui se fracasse en tombant. Or il arriva que ce jour-là, Otsman était monté à cheval pour prendre part aux réjouissances d'une noce. Tout à coup, les invités aperçurent un personnage vêtu de blanc qui saisit le chikh des Bni-Amer par un pied, le désarçonna et le brisa sur le sol. On accourut à lui, et on le trouva *mefeddekh*, comme l'avait dit l'ouali, et la chute avait été si violente que sa tête avait presque entièrement-disparu dans sa poitrine. La mère d'Otsman, en proie à la plus vive douleur, et qui avait compris que le triste sort de son fils était le juste châtement du traitement inique qu'il avait fait subir au saint, lui fit rendre à l'instant sa liberté afin d'apaiser le courroux da terrible marabout.

Dans une autre circonstance, Sidi El-Hoouari donna encore la mesure de son pouvoir surnaturel. Une femme avait son fils prisonnier en Andalousie ; elle alla trouver le saint homme pour se plaindre de son infortune et pour le prier, — lui qui pouvait tout, — d'y apporter remède. Sidi El-Hoouari ordonna à cette femme d'apprêter un plat de bouillon et de viande et de le lui apporter. La femme, comme on le pense bien, s'empressa d'obéir et revint bientôt avec le plat demandé. Or, Sidi El-Hoouari avait alors une *slouguïa* (levrette) qui nourrissait ses petits ; il lui fit manger le plat de viande que venait de préparer la mère du

prisonnier, puis, s'adressant à sa levrette, il lui dit : « Va maintenant en Andalousie et ramène-moi le fils de cette femme. » La *slouguïa*, qui avait compris, ne se le fit pas répéter une seconde fois ; elle partit comme un trait, et Dieu permit qu'elle trouvât le moyen de traverser la mer sans la moindre difficulté. Arrivée sur la côte andalouse, la merveilleuse chienne rencontra précisément le captif quelle devait ramener. Ce jour-là, — voyez un peu comme les choses s'arrangent bien quand le Dieu unique se donne la peine de s'en mêler ! — le jeune Arabe, qui était en esclavage chez une Chrétienne, — nous ne le plaignons vraiment pas, — était venu au marché pour y acheter une paire de côtelettes de mouton, car cette Chrétienne avait du monde ce jour-là. D'un bond, la levrette arrache cette viande des mains du Musulman, puis elle prend sa course comme savent la prendre les levrettes quand elles veulent s'en donner la peine, et file dans la direction du rivage. Craignant justement les reproches de sa maîtresse; le jeune Oranais se mit à la poursuite de ses côtelettes. La levrette franchit un canal ! l'Arabe le franchit après elle ; enfin bête et homme arrivent sur le bord de la mer, tous deux la traversent par la toute-puissance de Dieu, comme s'il se fût agi d'un ouad africain pendant la canicule, et ils rentrent à Oran sains et saufs.

Bien que la légende laisse ce point intéressant dans l'ombre, nous aimons à croire que la levrette a été rémunérée de sa course par le don des côtelettes de la Chrétienne, bien que la bête à laquelle elles avaient appartenu n'eût pas été égorgée selon la formule ; mais, pour les chiennes, la viande est toujours suffisamment orthodoxe.

Certes, Sidi El-Hoouari ne manquait ni de vertus, ni de qu'alités ; mais il faut reconnaître qu'il avait aussi de bien

mauvais moments ; en résumé, il valait beaucoup mieux être de ses amis que de ses ennemis. A plusieurs reprises, il fit sentir le poids de sa colère aux imprudents qui l'avaient provoquée. La malheureuse ville d'Oran a pu apprendre à ses dépens ce qu'il en coûtait de s'éloigner du chemin de la vertu, et de donner toutes ses préférences au vice et à la corruption. Indigné de la conduite des Oranais, que le luxe et la richesse avaient corrompus au plus haut degré, et dont les mœurs, — jadis si pures, — étaient devenues fangeuses et sanieuses, il leur lança cette malédiction en plein visage :

« Oran, ville de l'adultère, de la pédérastie et de tous les vices, voici une prédiction qui s'accomplira : « L'étranger viendra dans tes murs, et il y restera jusqu'au jour du revoir et de la rencontre⁽¹⁾ ! »

S'il fallait en croire l'auteur du *Hizeb El-Aarifin*, qui ne craint pas de le dire en propres termes, le chikh El-Hoouari avait vendu Oran aux infidèles, en appelant la vengeance de Dieu contre les habitants de cette Ville, lesquels lui avaient tué un de ses fils. Un *ouali*, nommé Sidi Ali-El-Asrar, aurait été le témoin auriculaire de la malédiction lancée, — c'était bien naturel, — par ce père irrité. Il aurait demandé que la ville d'Oran devint pendant trois cents ans la proie des Chrétiens.

Nous ne voudrions pas manquer de déférence à l'égard de l'illustre auteur du *Hizeb-El-Aarifin* ; cependant, nous nous permettrons de faire observer que Sidi El-Hoouari, qui jouissait du don de prescience, n'avait pas besoin de faire

1. L'auteur du *Djoumani* explique ainsi cette expression : « Lorsque le monde sera détruit, et qu'il ne restera plus que Dieu seul, il sèmera l'esprit sur nos tombeaux, et nous nous lèverons. C'est alors qu'il nous *enverra* dans un lieu où tout le genre humain sera rassemblé, et où tous se *rencontreront*. »

à Dieu une pareille demande : car, puisqu'il lisait dans l'avenir, il savait bien que cela devait arriver. Il s'est donc borné à prédire cet événement, qui, évidemment, a pu être amené à titre de châtiment par le mauvais état des mœurs des Oranais. Seulement, Sidi El-Hoouari, qui aurait pu garder cela pour lui, mais qui n'avait plus de ménagements à garder avec ces corrompus et ces méchants qui lui avaient tué un de ses enfants, n'avait pas hésité, dès lors, à leur faire cette terrible communication. Du reste, ils eurent du répit, car sa prédiction ne s'accomplit que soixante-dix ans plus tard⁽¹⁾ ; c'est-à-dire que, selon la logique et l'équité de la Divinité musulmane, ce furent les enfants et petits-enfants des coupables qui subirent le châtiment mérité par leurs ascendants. C'est toujours ainsi que cela se passe en Musulmanie, et ailleurs peut-être. Donc, l'accusation de haute trahison lancée par l'auteur du *Hizeb* contre Sidi El-Hoouari n'est qu'une infâme calomnie que cet écrivain n'a sans doute pas portée en paradis. Nous sommes bien aise de purger la mémoire de ce saint vénéré d'une imputation qui avait fait son temps, et dont ses nombreux descendants sont loin d'être entièrement nettoyés ou disculpés.

Nous avons dit plus haut que Sidi El-Hoouari jouissait, — comme tous les *ouali*, d'ailleurs, — du don de prescience ; aussi s'en est-il servi fréquemment dans ses *medah*, pièces de poésie religieuse, — car il était poète à ses heures, — où il exhale sa sainte bile contre les impies et les méchants ; sans doute il confond quelquefois la cause de Dieu avec la sienne, et il fait usage de ce précieux pouvoir dans son intérêt particulier ; mais, après tout, le saint marabout avait assez

1. Les Espagnols ne se sont emparés d'Oran qu'en 1509, et Sidi El-Hoouari mourut en 1439.

travaillé dans celui du Très-Haut pour que celui-ci ne se montrât pas trop rigide sur ce chapitre, et qu'il lui on laissât prendre quelque peu. Il est incontestable que, pour prédire l'avenir, Sidi El-Hoouari n'était pas de la force de Sidi El-Akahl, des Oulad-Khelouf, qui vivait aussi à Oran vers l'an 1150 de l'hégire (1737) ; il est vrai de dire que ce saint Kheloufi tenait ses renseignements de première main, c'est-à-dire qu'il ne craignait pas de se déranger, en montant au-dessus des Sept Cieux, pour y prendre des notes sur *El-Louh el-Mahfoudh*, — la Table conservée⁽¹⁾, — où sont inscrites les destinées des hommes et des nations. Les prédictions de Sidi El-Akahl ont trait également au sort de la ville d'Oran, qui, à deux reprises différentes, en 1509 et en 1732, fut occupée par les Espagnols, lesquels la conservèrent, en deux fois, pendant deux cent cinquante-neuf ans.

Enfin, après une existence passée tout entière dans le sentier de Dieu, Sidi Mohammed-El-Hoouari mourut à Oran, en l'an 843 de l'hégire (1439), à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il laissa, en mourant, un fils du nom d'Abd-er-Rahman ben-Mohammed, lequel fut le père d'une descendance qui se

1. C'est sur la *Table conservée* que sont tracés les arrêts de Dieu pour l'avenir. Cette Table, qui est placée au septième ciel, est aussi longue que le Ciel et la Terre, et aussi large que l'Orient et l'Occident. Selon les commentateurs, un ange est chargé d'y écrire, d'un côté, les actions humaines de chaque jour, et, de l'autre, celles de l'avenir. La plume qui sert à ce travail est si longue qu'un cavalier courant à toute bride pourrait à peine en parcourir l'étendue en cinq cents ans. Quelques-uns prétendent que cette plume merveilleuse possède la propriété d'écrire d'elle-même, et sans le secours d'aucun expéditionnaire, le présent et l'avenir. A défaut, de moyens de vérification, nous préférons nous abstenir de nous prononcer sur la valeur de ces deux opinions.

multiplia comme les étoiles du ciel. Cette postérité fut, de tout temps, respectée des Oranais, lesquels redouteraient encore, en l'offensant, d'encourir la colère du terrible et savant marabout.

Un *mesdjed*⁽¹⁾, que Sidi El-Hoouari attendit trois cent soixante ans, fut construit sur son tombeau en 1213 de l'hégire (1799-1800) par le Bey Otsman-ben-Mohammed, dit *le Borgne*, fils et successeur de Mohammed-El-Akahl, surnommé El-Kbir. Le minaret de cette mosquée, décorée de trois étages d'arcatures trilobées, a été bâti sur la koubba du saint ; c'est la seule portion de cet établissement religieux qui ait été conservée pour le service du culte musulman.

XLV

SIDI IBRAHIM-ET-TAZI⁽²⁾

Sidi El-Hoouari avait eu pour disciple chéri Sidi Ibrahim-Et-Tati, qui était un savant de toutes sciences, une mine de connaissances rares, un homme tenant auprès de Dieu un rang considérable, un modèle de bonté et de générosité, un ami sincère dont les parfums de l'affection s'attachaient

1. Le *mesdjed* est une petite mosquée pour les prières journalières. C'est une sorte de chapelle, d'oratoire.

2. *Notice sur le Dey d'Oran Mohammed-El-Kbir*, par M. le professeur Gorguos. (*Revue africaine*, 1857.)